

Ricardo Piglia

*La ville absente*

ZULMA - 2009

Septembre 2009

## La conteuse de verre



**La Ville absente**, Ricardo Piglia,  
traduit de l'espagnol (Argentine)  
par François-Michel Durazzo,  
éd. Zulma, 226 p., 18 €.

À l'instar de *Respiration artificielle*, le roman qui, en 1980, a imposé Piglia comme un auteur central en Argentine, *La Ville absente* (1992) fait partie de ces livres qu'il faut lire plusieurs fois pour en percer les mystères.

Le héros, Junior, est journaliste à Buenos Aires. Une mystérieuse informatrice le somme de se rendre au Majestic, un hôtel décrépi de l'avenue Mayo ; là, dans une chambre parfumée, une certaine Lucía le met sur la piste d'une machine en forme de femme, conservée dans un musée « derrière une paroi de verre » et programmée pour produire une infinité d'histoires... L'enquête de Junior commence, déambulation surréelle à travers la ville à la recherche de cette femme-machine qui rappelle l'« invention de Morel » de Casares. Hors de toute linéarité, Piglia nous plonge dans une toile de récits parsemée de références historiques et truffée d'allusions littéraires, notamment à l'écrivain Macedonio Fernández dont l'ombre plane sur le texte. S'agit-il d'un roman, d'une mosaïque de nouvelles, d'une œuvre de critique déguisée en fiction ? On sort de cette jungle à la fois perplexe et charmé, avec l'envie d'y replonger aussitôt pour mieux la comprendre, quitte à retomber sur ces mots prophétiques de Lucía : « Le langage tue. » Nous voilà avertis. ■

B. Q.

Hebdomadaire - vendredi 28 août 2009

3 septembre > ROMAN Argentine

## Dans le labyrinthe

**Avec *La ville absente*, Ricardo Piglia propose un roman déroutant.**

On ne remerciera jamais assez le Marseillais André Dimanche d'avoir importé en France l'œuvre troublante et puissante de Ricardo Piglia dont on ne connaissait jusque là, qu'un texte savoureux, *Une rencontre à Saint-Nazaire*, publié par la Meet. L'Argentin s'impose comme un auteur de premier plan dès la traduction de *Respiration artificielle* (2000). Une impression largement confirmée après la lecture d'*Argent brûlé* (2001) dont Marcelo Pineyro tira un excellent film intitulé *Vies brûlées*.

Piglia, dont Christian Bourgois a également fait paraître un essai couronné par le prix Roger-Caillois, *Le dernier lecteur* (2008), est cette fois défendu par Zulma. *La ville absente* date de 1992.

Après que sa femme l'eut quitté pour partir s'installer à Barcelone avec leur fille, Miguel MacKinsey, alias Junior, a vendu tout ce qu'il restait de leur maison et s'est mis à voyager dans le pays dont il fera plusieurs fois le tour.

A son retour, le héros au crâne rasé de Piglia obtient une place au quotidien *El Mundo* où il est chargé des enquêtes spéciales et devient l'homme de confiance du directeur. Voilà ensuite qu'une femme se met à lui téléphoner et à lui donner des tuyaux. Il doit ainsi se rendre à l'hôtel Majestic, y retrouver un Coréen du nom de Fuyita – celui-ci se révélera avoir des allures de jockey, des petits yeux de poisson-chat...

Déroutant d'un bout à l'autre, hanté par le passé de l'Argentine et par la littérature, *La ville absente* entrelace les histoires et entraîne le lecteur dans un bien curieux labyrinthe.

AL. F.



Ricardo Piglia

***La ville absente***

ZULMA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
(ARGENTINE) PAR  
FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS, 208 P.

ISBN : 978-2-84304-486-1

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

# LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel - octobre 2009

Ricardo Piglia, *La Ville absente*, traduit de l'espagnol (Argentine)  
par François-Michel Durazzo, Zulma, 224 pages, 18 euros

« De l'intérieur, on croit que le langage est toujours le même, une sorte d'organisme vivant qui subit des métamorphoses périodiques. L'image la plus connue est celle d'un oiseau blanc qui change de couleur en vol. Le profond battement d'aile de l'oiseau dans la transparence de l'air donne une fausse illusion d'unité dans le glissement de l'un à l'autre. La tradition dit que l'oiseau vole sans fin, en décrivant des cercles, parce qu'on l'a amputé de son œil gauche et qu'il cherche à voir l'autre moitié du monde. » Rares sont les récits qui proposent aujourd'hui, au-delà du strict déroulé de leur narration, une réflexion sur la forme littéraire elle-même, un sens ouvert de l'œuvre, propre à l'exploration des conditions mêmes de sa création. *La Ville absente* fait partie de ces ouvrages. Difficile à appréhender, comme la plupart des grandes entreprises littéraires, il joue constamment sur plusieurs niveaux de sens, dans une forme d'inhumanité et de sécheresse toute géométrique.

Habile monteur de nouvelles, Ricardo Piglia livre ici une machinerie bien plus vaste dont la mécanique principale est celle de l'imbrication des récits (les miroirs et les intertextes tiennent une place importante sous sa plume). L'un d'entre eux concerne l'enquête menée par Junior, journaliste d'*El Mundo*, qui se charge de retrouver Elena, personnage mi-femme mi-machine qui inquiète plus encore les agents de l'État argentin. Entre elle et lui se dresse un cercle de pantins le plus souvent féminins, personnages évanescents et cloîtrés, signaux d'un monde opprimé et délaissé par le désir.

Un indice de la claustration référentielle du récit : c'est le mythe qui crée ici les conditions de la fiction (Elena est un personnage mythique, au même titre que son créateur, le fameux Macedonio Fernandez, auteur incontournable du *Martin Fierro*, l'ouvrage fondateur de la poésie gauchesque). En ce sens, la progression dans la ville *absente* se fait au rythme des récits interposés et des cercles du mythe premier, au sein d'un monde totalitaire (la dictature) où les politiques écoutent les scientifiques qui écoutent les écrivains – utopie désuète mais charmante.

L'espace de l'absence est ainsi découpé en une série de réseaux et d'unités fermées entre lesquelles le personnage se déplace : succession d'hôtels miteux, de chambres obscures, d'hôpitaux et d'îles secrètes. Une impression de totalité se dégage de cet univers patiemment reconstitué selon une mécanique giratoire. Mettre bout à bout plutôt que raconter, transposer plutôt qu'exposer : *La Ville absente* est une grande machine à tiroirs, un filtre à réalité qui en recrée des altérations périodiques et enrichies (« Bien sûr, j'aime bien l'idée de ces histoires, comme hors du temps et qui commencent chaque fois qu'on en a envie »).

La duplication des objets inquiète Piglia : au-delà des symboles communs (dans un pays dont l'histoire est en train de se faire sous l'effort d'ingénieurs exilés, d'écrivains et de politiques fondateurs – en ce sens plus prégnante que notre histoire à nous, l'ancienne, la lointaine), ce sont les automates, reproductions mécaniques et inexactes des objets réels, qui peuplent son monde. Ainsi l'hybride Elena, autour de laquelle s'agitent les fantômes des savants, des naturalistes et des ingénieurs. Cette réalité hallucinatoire concentre le principe des modifications sérielles du langage, selon lequel le réel se définit non par l'être, mais par le possible.

*La Ville absente* met en scène ses propres coutures, dans les va-et-vient propres aux états successifs de veille et de sommeil, en tressant le fil de l'histoire selon une logique apparemment aléatoire, qui rappelle justement ces états de semi-conscience où la fluidité des symboles s'est substituée aux causalités factuelles : « On aurait dit un rêve. Les rêves étaient de faux récits, mais qui racontaient des histoires vraies. » Les récits emboîtés appartiennent à la même logique et l'auteur n'a de cesse de rappeler leur caractère strictement fictionnel, nourri par les mythes, à la frontière de la littérature, des sciences et de l'histoire nationale. Mais qui peut nier qu'il y a plus d'intensité dans la réalité d'un rêve que dans celle que l'on subit tous les jours ?

Imposer les virtualités du langage au monde réel, c'est construire un monde aussi autoritaire que celui de la répression politique. Romancer revient alors à cartographier un monde impossible à vivre, dans les interstices duquel brillent quelques instants poétiques, ces nœuds de la mémoire comme autant d'échos d'une parole commune: «Il existe des zones de condensation, des nœuds blancs, il est possible de les délier, de les ouvrir. Ce sont comme des mythes, continua-t-il, ils définissent la grammaire de l'expérience. Tout ce que les linguistes nous ont appris sur le langage est aussi au cœur de la matière vivante. Le code génétique et le code verbal présentent les mêmes caractéristiques.»

L'ouvrage de Piglia pose nombre de questions, et pas seulement formelles. Il y aurait beaucoup à dire sur la nécessité de trouver un sens commun à ce roman (mais en est-ce vraiment un?), sur la justification d'une telle entreprise et sur la réalité d'un sens derrière la fragmentation des récits. Dans l'un d'eux, on lit: «Il choisit donc de lui raconter toujours la même histoire, en variant les versions. De cette manière, l'argument était un modèle unique du monde, les phrases se changeaient en modulations d'une expérience possible.»

Plus qu'un roman, *La Ville absente* est un recueil porté par l'intellectualisation du sentir et l'intransigeance métaphysique. Son histoire débute dans le musée d'un savant fou. Son mérite le plus grand est peut-être de ne jamais en sortir.

Florent Souillot